

ELSA

*L'appel aux Françaises de Viviani - août 1914*

« Debout, donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés!

Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout! à l'action! à l'œuvre! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

Vive la République Vive la France»

VICTOR

*Lettre de Lazare, volontaire français à ses enfants – août 1914*

Mes chers petits-enfants,

J'ai une suprême recommandation à vous faire. Aujourd'hui, vous êtes petits ; demain vous serez grands. Prenez en considération ce que je vous écris. Respectez votre maman ; obéissez—lui sans cesse car c'est elle qui a la lourde charge de la mère et du père... Prenez l'exemple de nous. Aimez-vous, soyez loyaux et honnêtes, et vous serez heureux en ayant votre conscience tranquille. Soyez tous de bons enfants. Que mes larmes que je verse en faisant cette lettre vous inspirent de faire tout ce que je voudrais et que vous deveniez tout ce que je vous souhaite. Gardez précieusement cette lettre, souvenez-vous de votre malheureux père et suivez ses conseils.

Lazare Silbermann

THOMAS

*Lettre de Jean Déléage, soldat français, à sa femme - septembre 1915*

Ma chère Louise

Je t'ai promis, presque solennellement, de te dire la vérité ; je vais m'exécuter, mais en revanche tu m'as donné l'assurance que tu aurais les nerfs solides et le coeur ferme. Je suis depuis ce matin dans des tranchées conquises depuis 2 jours, l'ensemble de ces tranchées et boyaux forme un véritable "labyrinthe", où j'ai erré 3 heures cette nuit, absolument perdu. Les traces de la lutte ardente y sont nombreuses et saisissantes ; et d'abord elles sont plus qu'à moitié détruites par l'ouragan de mitraille que notre artillerie y a lancé, aussi sont-elles inconfortables et horriblement sales malgré les réparations urgentes que nous y avons faites ; tout y manque : l'eau (propre ou sale), les boyaux, les latrines ; elles sont à moins de 200 mètres de la 1ère ligne ennemie, avec laquelle elles communiquent par des boyaux obturés ; elles sont parsemées de cadavres français et allemands ; sans presque me déranger j'en compte bien 20 figés dans les attitudes les plus macabres. Ce voisinage n'est pas encore nauséabond, mais il fait tout de même mal aux yeux ; ce matin, à 5 heures, nous arrivons mouillés et harassés, et j'entre dans le premier abri venu pour me détendre, j'avise une bonne planche, m'y étends, la trouve moelleuse, mais 5 minutes après je m'aperçois qu'elle fait sommier sur 2 cadavres allemands ; et bien, crois-moi, ça fait tout de même quelque chose, au moins la 1ère fois.

ANDY

*Lettre de Christian Bordecking, lieutenant allemand, à sa soeur – février 1916*

Ma chère Hanna,

J'ai reçu hier ton colis avec la marmelade et aujourd'hui avec les oranges et l'œuf. Comme d'habitude, j'ai été content au plus haut point, c'était l'unique chose qui m'a été apportée par la poste ce jour, car honteusement l'on espère quotidiennement recevoir quelque chose. Aujourd'hui, je te joins à ma lettre 4 marks. J'ai envoyé à la maison des photos, vas-y pour les voir.

On mange à même le couvercle de notre casserole de fer et j'ai toujours dans ma poche ma cuillère, juste essuyée à l'aide de papier. Je dors toujours habillé, les pieds enfoncés dans un sac, le manteau par-dessus. Personne n'a peur de la crasse : on s'y est habitués. On rince, on boit et l'on se lave dans l'eau des tranchées.

A présent, je vais cesser mon bavardage et vais bien récupérer. Demain, vers 11h30, il y aura encore de gentilles nouvelles de toi.

En grande amitié à sa fidèle sœur qui prend soin de lui,

Christian

KYLIAN

*Lettre de Gaston Biron, soldat français, à sa mère – mars 1916 (après Verdun)*

Ma chère mère,

Ah j'ai bien pensé à vous durant ces heures terribles, et ce fut ma plus grande souffrance que l'idée de ne jamais vous revoir. Nous avons tous bien vieilli, ma chère mère, et pour beaucoup, les cheveux grisonnants seront la marque éternelle des souffrances endurées ; et je suis de ceux-là. Plus de rire, plus de gaité au bataillon, nous portons dans notre cœur le deuil de tous nos camarades tombés à Verdun du 5 au 12 mars. Est-ce un bonheur pour moi d'en être réchappé ? Je l'ignore... Tu as raison de prier pour moi, nous avons tous besoin que quelqu'un prie pour nous, et moi-même bien souvent quand les obus tombaient autour de moi, je murmurais les prières que j'ai apprises quand j'étais tout petit.

Ton fils qui te chérit et t'embrasse un million de fois.

GAETANE

*Lettre d'une mère à son fils, soldat anglais – janvier 1917*

Mon cher William,

Elsie et moi avons été très heureuses de recevoir ta dernière lettre et d'apprendre la nouvelle de ton rétablissement. Je prie pour que cela continue.

J'avais espéré qu'une fois suffisamment remis sur pied pour quitter l'hôpital, tu aurais pu rentrer à la maison pour que nous prenions soin de toi. Quelle déception de savoir que ta guerre n'est pas encore finie, Billy ! Je ne peux pas te dire que j'approuve le fait que l'on t'expédie aussi loin. N'est-ce pas au tour de quelqu'un d'autre maintenant ? Tu as fait ton devoir, mon fils, et tu as les cicatrices pour en témoigner. Mais tu es comme ton père. Il y a en toi un côté obstiné, tu ne veux écouter personne

Je prie seulement pour que Dieu te protège et te rende à moi un jour. Ecris moi bientôt et prend soin de toi.

Ta mère qui t'aime

AIMIE

*Témoignage de Marcelle Capy, journaliste et travailleuse dans une usine de guerre – janvier 1918*

L'ouvrière, toujours debout, saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieur. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions, relève la cloche, prend l'obus et le dépose à gauche. Comme elle doit soulever deux fois chaque engin, l'ouvrière soupèse en un jour 35 000kg.

Au bout d'un quart d'heure, je me suis avouée vaincue. J'ai vu m compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la cloche depuis un an. 900 000 obus sont passés entre ses doigts.

Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée. Je la regarde avec stupeur et ces mots résonnent dans ma tête : 35 000kg.